

LA COOPÉRATION DES IDÉES

UNIVERSITÉ POPULAIRE (Fondée le 23 avril 1898)

Siège Social : 157, Faubourg St-Antoine, PARIS (XI^e arr^t.)

Enseignement supérieur populaire. — Education sociale. — Conférence tous les soirs. — Théâtre et Concerts tous les dimanches. — Cours. — Bibliothèque.

(Chaque personne qui contribuera à notre œuvre par une souscription annuelle de **10 francs** au moins aura droit à une carte d'entrée permanente à l'U. P. Elle recevra, en outre, régulièrement, la revue la *Coopération des Idées* dont chaque N° aura un supplément consacré à l'U. P., publiant le programme de ses soirées et le relevé mensuel de sa situation financière et morale).

Cher Monsieur,

J'ai communiqué la lettre du Ministre du Commerce à M. Châtley Bert qui sollicite pour moi la mission en question. Je voulais avoir sa réponse pour vous écrire.

Comme vous le savez, ce n'est pas au Commerce que la mission a été demandée, mais aux Colonies. M. Naumeyer nous l'a accordée aussitôt. Seulement, comme il ne dispose pas de fonds suffisants, il nous avait conseillé de nous adresser au Commerce pour avoir le complément, et avec son consentement M. Châtley Bert avait utilisé votre lettre auprès de M. Gouraud. Voilà pour quoi nous usiez en une

approuve de celui-ci, alors que notre
lettre était destinée au Ministre
des Colonies.

Actuellement, il ne s'agit
dans plus que d'obtenir du Commissaire
de verser les 500 francs dont il dispose
aux Colonies. Si vous pourrez nous
appuyer directement auprès de M.
Crauillet pour cela, je vous en serais
très obligé. J'en ai le répit, auprès
de M. Dauvergne nous avons eu
cause gagnée dès le premier tour. Il
retardera et les complications se feront
que de ce petit détail finiront. Tant
de même, j'espire m'embarquer
~~à~~ à Marseille le 3 octobre.

Puisque vous avez le bouton de
me traiter en ami, je vous dois
quelques explications, et je vous
prie de m'excuser d'avoir différé
jusqu'ici pour vous les donner.

J'ai quitté le Secrétariat de
l'Union pour l'action morale le
1^{er} avril dernier. Je n'avais pas d'autre

moys d'exister. Sans doute, j'aurais pu trouver autre chose; mais l'U. P. ne me permettait pas de chercher bien sérieusement, et, si j'aurais trouvé, il m'eût fallu choisir entre ma fortune nouvelle et l'U. P. J'ai fait là quelques expériences décevantes.

Ce n'est pas tout. Depuis deux ans, j'aurais avoué souffert tant ce qu'il est possible de souffrir. J'en avais trop long à vous dire. Pardonnez.

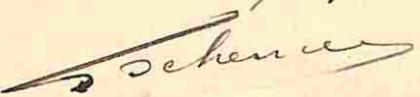
En pleine crise intellectuelle et morale, ne sachant plus où me diriger, doutant de tout ce que j'aurais aimé jusqu'alors, j'ai pris la résolution, pour ne pas en venir au suicide, de partir n'importe où, mais loin, avec un nouveau champ d'activité.

On m'avait conseillé le Canada. J'ai été trouver M. Pontamine qui me avait promis de me caser là-bas, soit dans l'industrie, soit dans l'administration. J'avais accepté avec joie. Mais le bruit de mon

départ s'était répandue. J'suis peu
aimable, mais le savez, et, je vous l'avoue,
je ne me connaissais pas toutes les
sympathies qui se sont créées à l'U.P.
On m'a pressé. M. Chaillot Berl est
intervenu. Finalement, j'ai accepté
de demander une mission au sein
d'un poste définitif. En tout cas, cela
me permettra, là-bas, de me rendre
compte de ce qu'il y a à faire, car
j'espérai bien y retourner ensuite. Ma
vie est finie maintenant. Là-bas, je
pourrai enfin être utile à quelque
chose.

Vous comprendrez pourquoi j'hésite
à vous donner ces explications. Rien
me rend plus pénible que de cerner
ma misère. Ceux qui ont une foi sont bien heureux.

Veuillez agréer, cher Mann,
l'expression de ma très reconnaissante
et d'une réputueuse sympathie

Schenck